

—Oh ! oh ! Pourtant, mon cher comte, il n'y a pas bien longtemps que j'ai le plaisir de vous connaître. En admettant que je sois aujourd'hui votre mauvais génie comme vous le prétendez, vous en avez eu un ou plusieurs autres avant moi. Voyons, parlons sérieusement, est-ce parce que j'ai cru devoir vous donner quelques conseils, que vous n'avez pas suivis, que j'exerce sur vous une influence fatale ?

—Je n'en sais rien. Mais pourquoi êtes-vous attaché à mes pas comme mon ombre ? Si je vais à mon cercle, je vous y trouve ; quand j'entre dans un salon vous y êtes ; je vous rencontre aux Champs-Élysées, aux courses, au café, sur les boulevards ; je vous retrouve au théâtre : devant moi, derrière moi ou à côté de moi, vous êtes toujours là... Vous êtes partout, partout ; pourquoi cela, dites, pourquoi ? Votre persistance à me suivre partout a lieu de me surprendre. Je ne m'explique pas cela, j'y vois quelque chose d'étrange.

—N'y voyez, mon cher comte, que le grand intérêt que vous m'inspirez. Ne suis-je pas votre ami ?

—Oh ! mon ami !...

José lui prit la main et, avec un grand accent de sincérité :

—Oui, je suis votre ami, et je puis ajouter votre meilleur ami, reprit-il ; en douter serait me faire une injure.

Ecoutez, Ludovic, j'ai de l'expérience, je connais la vie ; à mon âge, l'amitié que donne un homme est toujours vraie. Vous pourriez me demander pourquoi vous m'êtes sympathique, pourquoi je m'intéresse à vous. Je vous répondrais : parce que vous avez la jeunesse, l'ardeur et l'enthousiasme, ce que j'ai eu et ce que je n'ai plus. Oui, vous me rappelez tout mon passé, quand je voyais s'ouvrir devant moi l'avenir avec ses beaux et vastes horizons.

Je vous le répète, l'amitié que j'ai pour vous est sincère. Tenez, mon cher Ludovic, pour vous je suis capable de faire bien des choses. Mais ce n'est pas ici que je veux vous parler d'une idée qui m'est venue, d'un projet que j'ai conçu ; nous en causerons dans un autre moment. Alors, vous aurez la preuve que je suis votre ami.

Vous n'êtes pas gai, ce soir, reprit José ; quelle est donc la pensée qui vous obsède ?

—Je pense à ce que je ferai demain, répondit Ludovic avec un accent singulier.

—Ah ! Et que comptez-vous faire demain, mon cher comte ?

—Monsieur de Rogas, c'est mon secret.

—Vous n'êtes pas expansif, aujourd'hui. Mais, du moment qu'il s'agit d'un secret, que vous voulez garder, je ne vous interroge plus. Parlons d'autre chose. Quelle est la somme que vous perdez ce soir ?

—J'ai perdu tout ce qui me restait.

—Cela ne me dit pas la somme.

—Dix mille francs.

—Voulez-vous essayer de les reprendre au jeu ?

—Je vous ai dit que je n'avais que ces dix mille francs. Je ne peux plus les jouer.

—Je puis prêter dix mille francs à mon noble ami le comte Ludovic de Montgarin, répliqua José, en tirant de sa poche une poignée de billets de banque.

Le jeune homme repoussa brusquement la main qui lui tendait les billets.

—Non, non, merci, dit-il sourdement.

—Pourquoi ? Voyons, mon cher comte, ne suis-je pas votre ami ?

—Sans doute. Mais... Tout est contre moi ; je suis sûr que je perdrais encore.

—Eh ! comte, vous savez que la fortune est changeante.

—Vous m'avez déjà prêté une pareille somme, de Rogas.

—Oui, en vous disant que vous me la rendriez quand cela vous ferait plaisir.

—Raison de plus pour que je n'abuse pas de votre bon vouloir ; je trouve que je vous dois assez, je ne veux plus augmenter ma dette. On a le droit de perdre son argent, mais pas celui d'autrui.

—Oh ! si vous raisonnez ainsi, nous pourrions longtemps sans nous entendre. Je vous offre le moyen de réparer la perte que vous avez faite, voilà tout. Vous êtes venu ici avec dix mille francs, vous avez perdu cette somme, c'est moi qui l'ai gagnée. Eh bien, admettez, si vous le voulez, que je vous rends vos cinq cents louis. Allons, prenez ces chiffons de papier ; si vous gagnez, vous me les rendrez ; si vous perdez, nous nous consolerons en chantant tout les deux :

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir ;
Le seul bien sur la terre
N'est-il pas le plaisir ?

—Vous le voulez, de Rogas ?

—Oui.

—Eh bien, soit.

Il prit les billets de banque d'une main fiévreuse et, les yeux étincelants, il bondit vers la table du jeu.

Vingt minutes s'écoulèrent. Tout à coup le comte de Montgarin se détacha du groupe des joueurs en poussant un cri rauque. José se leva précipitamment et marcha vers le jeune homme.

—Eh bien ? interrogea-t-il.

—J'ai perdu ! Je vous l'avais dit, je le savais. Je n'ai plus rien à espérer, plus rien à attendre ; ce que j'ai de mieux à faire est d'en finir tout de suite.

Le Portugais tressaillit.

—Hein ! que dites-vous donc ? fit-il.

—Je dis que mon existence est devenue intolérable et que j'ai le dégoût de la vie.

—Mais malheureux, vous êtes jeune encore !

—J'ai trop longtemps vécu. La vie ! je la connais assez pour pouvoir la quitter sans regret.

—Ludovic, répliqua José d'un ton pénétré, vous me faites de la peine, beaucoup de peine.

—Je suis ruiné, complètement ruiné, entendez-vous ? reprit le jeune homme avec exaltation ; depuis un an je lutte contre la fatalité, me débattant en désespéré ; maintenant, je suis écrasé, je n'ai plus de force, je ne peux plus rien ! J'ai gaspillé follement mon héritage, en le jetant à tous les vents. Je suis entré dans la vie par une mauvaise porte ; on m'a peut-être un peu poussé en avant ; mais je n'accuse personne ; j'ai été faible, tant pis pour moi !

De Rogas, il y a quinze jours que je songe au suicide. Ce matin, j'ai engagé mes derniers bijoux, les bijoux de ma mère. Je n'ai pas osé les vendre. Avant d'entrer dans cette maison je me suis dit : " Si je perds, demain je me ferai sauter la cervelle ! " Eh bien, j'ai perdu ; demain mes créanciers auront mon cadavre.

—Mon cher comte, vous renoncerez à votre projet, il le faut, je le veux... : Quelque soit votre situation, serait-elle plus horrible encore, je peux vous sauver, car j'ai entre les mains le moyen de réparer vos désastres, et de vous mener à la conquête d'une autre fortune.

—Je suppose que vous vous moquez de moi.

—Le moment serait bien mal choisi. Ludovic, écoutez : Je vous demande d'attendre vingt-quatre heures : si d'ici là, je ne vous ai pas convaincu, si vous voulez toujours mettre à exécution votre sinistre projet, et bien, vous pourrez charger votre pistolet.

Le jeune homme eut un sourire étrange.

—M'accordez-vous ces vingt-quatre heures ? demanda José.

—Oui. Un jour de plus ou de moins, pour l'éternité s'est peu.

—C'est bien, je vous attendrai.

Un instant après, José Basco et le comte de Montgarin sortaient ensemble de la maison de la baronne allemande.

Le comte Ludovic de Montgarin demeurait rue d'Astorg dans un hôtel peu spacieux, mais d'un fort bel aspect, qu'il avait acheté quatre ans auparavant. Afin de faire cette acquisition, il avait vendu deux maisons d'un excellent rapport qu'il possédait à Dijon.

A cette époque, le jeune homme était déjà lancé, suivant son expression, dans le tourbillon infernal, c'est-à-dire dans les désordres de la vie parisienne à outrance.

Ses revenus n'étaient pas suffisants, il empruntait, il fit des dettes. Il trouva facilement des prêteurs complaisants, des usuriers : il avait ses propriétés pour gage. Mais quand il y eut des hypothèques partout, les prêteurs changèrent d'attitude et firent la sourde oreille.

Il avait des amis qui l'avaient aidé à engloutir l'héritage paternel ; ceux-ci lui tournèrent le dos brusquement et s'éloignèrent de lui. Il en est toujours ainsi. C'est le premier châtimement. Quant vous êtes heureux, on vous cherche, on vous flatte, on vous acclame ; si vous tombez dans la détresse, on vous fait.

Le comte de Montgarin passa par toutes ces petites misères humaines, et quant il se vit abandonné de tous, quant il eut sondé la profondeur de l'abîme qu'il avait creusé sous ses pieds, son désenchantement fut complet.

Pour lui, vivre n'était plus rien. Alors, pour se délivrer, il songea au suicide.

Cependant il retardait toujours l'instant terrible.

Mais, après quinze jours d'hésitation, pendant lesquels il avait enduré d'atroces tourments, il était enfin résolu à en finir, ainsi qu'il l'avait dit à José Basco. Et, soudain, celui-ci avait fait pénétrer dans son cœur un rayon d'espoir.

Certes, il n'était plus assez crédule pour croire que l'amitié du comte portugais fût tout à fait désintéressée, mais il était forcé de convenir que cet homme, qu'il connaissait à peine, se montrait pour lui particulièrement bienveillant et généreux.

—Mais que peut-il donc faire pour moi, quand je suis désespéré ! Me sauver !... Comment ! Par quel moyen ? Il prétend qu'il l'a entre les mains, ce moyen. Mais quel homme est-ce donc, que ce comte de Rogas ! s'écria-t-il. Neuf heures sonnèrent. Presque aussitôt un bruit de pas retentit dans l'antichambre. Une porte s'ouvrit, un vieux domestique se montra dans l'encadrement et annonça : Monsieur le comte de Rogas.